

Pflimlin, président de France Télévisions

Prénom: Rémy

Rémy Pflimlin, 56 ans, petit-cousin d'Étienne Pflimlin (*), porte un nom célèbre et commence, au niveau national, à se faire un prénom. Le Mulhousien qui évolue depuis plus de trente ans dans les eaux de la presse écrite et de l'audiovisuel est aussi président de Musica. Il a formé son oreille aux dissonances de la musique contemporaine et malgré son appétence pour le compromis, il ne lui déplaît pas de pimenter son existence d'un zeste de polémique.

■ Beaucoup de choses, parfois fausses, ont été écrites sur Rémy Pflimlin depuis que son nom s'est imposé comme le successeur, désigné par Nicolas Sarkozy, de Patrick de Carolis à la tête du groupe France Télévisions. Il accueille la plupart des qualificatifs d'un petit sourire: « discret, ouvert, fédérateur, habile négociateur, pas bling-bling pour un sou, anti Fouquet's, etc ». Oui, sans doute, il est un peu tout ça. Il tique légèrement sur l'expression « faux air de notable de province », mais qu'on le croie « faussement bonhomme » l'énerve presque et « pour l'énerver, il faut vraiment y aller ! », confiait récemment au *Journal du Dimanche* Marc Tessier, son ancien patron devenu un ami, qui l'avait appelé à la direction de France 3 en 1999.

« Bonhomme est un très beau mot. Étymologiquement, cela veut dire un homme bon. Mais la bonhomie est souvent employée dans un sens très péjoratif pour désigner quelqu'un qui ne décide pas. Or, dans toute ma carrière, lorsqu'il fallait prendre des décisions, même difficiles, je les ai toujours prises », dit le nouveau patron de la télé publique, accueilli à Strasbourg par deux jours de grève à France 3 Alsace (jeudi pour les retraites, vendredi pour protester contre la réorganisation interne). La grève n'était certes pas dirigée contre lui, ont pris soin de préciser les responsables syndicaux. Il en a néanmoins été affecté, empêché d'aller rencontrer, en toute convivialité, des gens qu'il connaît bien, dans la région à laquelle il le reste viscéralement attaché.

Rémy est un « Milhuser-wackes ». Son grand-père paternel avait créé à Mulhouse un négoce de matériel de construction que son père, Saint-Cyrien destiné à une carrière militaire, a accepté de reprendre après la guerre. Son bac en poche, il entre en prépa au lycée Kléber de Strasbourg. Pas assez doué en maths pour tenter Polytechnique, plutôt porté sur les lettres et l'économie, il intègre HEC (hautes études commerciales).

« Je suis arrivé dans la presse par hasard »

Spécialisé en économie industrielle, il décroche son « premier job » à Texunion à Mulhouse. Il est destiné à piloter une usine d'impression sur tissu que la société est en train de racheter à Sao Paulo au Brésil. Mais les négociations traînent et un coup de fil du directeur de HEC à l'ancien président de l'amicale des élèves va changer sa destinée. Il l'informe que le général de Bénouville, bras droit de Marcel Dassault, cherche un HEC pour s'occuper de la pub. « J'ai répondu que ça ne m'intéressait pas du tout, mais je suis quand même allé au rendez-vous au Rond-Point des Champs-Élysées. En un entretien, l'affaire était entendue, j'ai été séduit par Dassault et par Bénouville, un homme rayonnant de culture, chaleureux, séducteur. Je suis arrivé dans la presse par hasard et je répète souvent à mes fils que la vie n'est pas écrite. Elle est faite de rencontres, d'opportunités qu'il faut savoir saisir, et aussi de risques à prendre ».

Le risque, pour le jeune homme de 24 ans, élevé se-

lon les règles de la bonne bourgeoisie mulhousienne, est de se sentir comme un alien dans « cet univers incroyable » des médias parisiens. Il est bombardé assez rapidement directeur de la publicité à *Jours de France*. « Très vite, ils m'ont appris comment me comporter dans le monde des affaires. Pendant que mes condisciples (de HEC) allaient au turbin pendant deux ou trois ans chez L'Oréal, Danone ou Arthur Andersen, pour apprendre le métier, moi, dès le premier jour, j'ai été invité à déjeuner avec des patrons de très haut niveau ».

L'autre risque était de voir ses « valeurs » se diluer dans ce monde souvent empreint de superficialité des magazines people et de la pub rayonnante des années 80. « Mais j'ai eu la chance énorme de bénéficier d'une éducation chrétienne, profondément œcuménique, au carrefour de la mixité religieuse qui fait la force de l'Alsace. » En quatre générations, les Pflimlin ont connu quatre allers et retours entre le catholicisme et le protestantisme: « Mon grand-père était catholique, son épouse protestante. Ils ont eu un fils, mon père, protestant, qui a épousé une catholique. Mes deux frères et moi sommes catholiques. J'ai épousé une protestante et nos fils sont protestants »...

La culture rhénane, l'art de travailler ensemble

Rémy Pflimlin n'a pas renié sa « culture rhénane », en d'autres mots la recherche du compromis et du consensus. « Elle se caractérise d'abord par la quête du sens, ensuite par la "Mitbestimmung", c'est-à-dire la façon de travailler ensemble pour trouver des solutions. Je crois beaucoup aux vertus de la négociation, à condition d'être extrêmement précis sur les objectifs et d'avoir une vision claire du rôle qu'on veut voir jouer à l'entreprise dans quatre ou cinq ans. Si on se plante, ce n'est pas très grave, on essaie d'atteindre l'objectif par d'autres voies ».

C'est la stratégie qu'il compte appliquer à France Télévisions, après l'avoir testée dans les autres médias où il est passé, à commencer par les *Dernières Nouvelles d'Alsace* où il été recruté par une chasseuse de têtes en 1985. « J'étais très heureux de revenir à Strasbourg. Mes amis parisiens de la pub ne comprenaient pas que je puisse aspirer à retourner en province et à entrer dans la PQR (presse quotidienne régionale). Et pourtant, ce furent six années formidables. On a réussi à inscrire le journal dans la modernité, on a créé la marque DNA, lancé Musica, l'Art en fête, développé la radio Europe 2 ».



Rémy Pflimlin: « Il faut passer du temps à réfléchir à une stratégie. Je crains un monde vibrionnant où tout change trop vite ». (Photo DNA – Bernard Meyer)

Directeur commercial, Rémy Pflimlin est proche de la rédaction « parce que j'ai toujours pensé que le développement d'un journal passe d'abord par son contenu. Si j'ai pu travailler en toute confiance avec les journalistes, c'est parce que j'ai une haute idée de la notion d'indépendance ».

« Ce n'est pas le mode de nomination qui change ce que tu es »

Il est d'autant plus irrité par la suspicion récurrente que suscite sa nomination par le président de la République. « Ce n'est pas le mode de nomination qui va changer ce que tu es, ni la façon dont tu vis un média important ».

En 1991, Étienne Pflimlin, président du conseil de surveillance de *L'Alsace*, lui de-

mande de prendre la présidence du directoire du journal. Un retour aux sources mulhousiennes qui lui permet de poursuivre, aux commandes cette fois-ci, l'œuvre de modernisation de la presse régionale. L'ancien basketteur (de 11 à 18 ans) démissionne aussitôt de la présidence du MBC (Mulhouse Basket Club), pour « éviter le mélange des genres » et ne pas créer le trouble au sein de la rédaction sportive.

Rémy Pflimlin retourne à Paris au tournant du millénaire et plonge dans le monde audiovisuel. Toujours plus puissant, mais toujours plus exposé. Un flinguage assez « énervé » du site *Médiapart*, soupçonné de manipulation dans l'affaire Woerth-Bettencourt, jeudi au club de la presse de Strasbourg, provoque aussitôt une bronca.

Pas tous les jours « plus belle la vie »

Rémy Pflimlin qui reconnaît y être allé un peu fort voulait seulement défendre le service public qui doit, dit-il, « devenir le média de référence chaque fois que le citoyen cherche une information sûre, vérifiée, dont les sources ont été croisées ». Une bonne intention qui dérape. Dans l'univers impitoyable de la télévision, ce n'est pas tous les jours « plus belle la vie », même pour le promoteur de l'indétrônable feuilleton de France 3. **Claude Keiflin**

(* Le père de Rémy était le cousin germain de Pierre Pflimlin, ancien président du Conseil, maire de Strasbourg et père d'Étienne Pflimlin, président jusqu'il y a peu du Crédit Mutuel.



Rémy Pflimlin au concert d'ouverture de Musica vendredi soir à Strasbourg: « J'ai une formation classique, mais lorsque j'étais aux DNA, j'allais à tous les concerts de Musica et j'ai commencé à aimer la musique contemporaine ». (Photo DNA – Johanna Leguerre)